

SOLSTICE D'HIVER

### *Du même auteur en français*

*Perdu dans un supermarché*, Les Allusifs, 2008 (Éditions 10/18, 2011)

*Guide de Mongolie*, Les Allusifs, 2004 (Éditions 10/18, 2008)

*Miroir fêlé*, Les Allusifs, 2004 (Éditions 10/18, 2007)

*Phénomènes, copie d'un manuscrit brûlé*, Gaïa Éditions, 2004

*Histoires en disparition*, Gaïa Éditions, 2001

*Le pays maudit*, Gaïa Éditions, 1998

*De bello civili, version vitamine C*, Gaïa Éditions, 1996

### *Sur l'auteur*

SVETISLAV BASARA, écrivain, éditorialiste, ex-diplomate, né en 1953, est le grand trublion de la littérature serbe. Il signe de petits chefs-d'œuvre d'absurde, dans une œuvre iconoclaste, et malmène les règles du roman et l'ordre du monde en une farce cynique et grinçante. Il excelle tout autant dans l'exercice du pastiche, bousculant son lecteur dans des romans à clefs et privilégiant les versions résolument anarchiques et burlesques. Il est l'auteur de plusieurs romans, recueils de nouvelles et essais. Ses livres ont été traduits en anglais, allemand, grec, français, hongrois, italien, néerlandais et slovaque.

Svetislav Basara

# SOLSTICE D'HIVER

Suivi de

*Basara n'existe pas*  
de David Albahari

Traduit du serbe  
par Gojko Lukić

**NOTAB/LIA**

Cet ouvrage a été traduit avec le concours du Centre national du livre.

Titre original :

© Svetislav Basara,

© Les Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française, 2013

Design graphique : Paprika

ISBN : 978-2-88250-329-9

Nana est morte en 1993, à Toronto, à des milliers de kilomètres de l'endroit où je l'avais rencontrée pour la première fois et où le hasard a voulu que je me retrouve quand l'annonce de son décès m'est parvenue. Un message électronique confus envoyé par son mari, Derek Lovejoy, m'a seulement appris qu'elle avait succombé à un cancer. Je me suis aussitôt rappelé notre première rencontre, en décembre 1977, le jour de mon vingt-quatrième anniversaire, dans ce même hôtel, sur la montagne dont le nom, bien des années plus tard, allait devenir celui de ma fille. En ce temps-là, je souffrais d'un complexe d'infériorité chronique ; c'est pourquoi j'avais fui ma ville au pied de la montagne, pour que le fait que j'étais né ne sautât pas trop aux yeux. Mais, à y regarder de plus près, il ne s'agissait pas d'un complexe : objectivement, je ne valais rien. Non seulement sur la trompeuse échelle des valeurs sociales, mais de manière générale. Je n'étais bon à absolument rien. Je ne connaissais pas mes tables de multiplication au-delà de cinq ; je n'avais jamais vu l'organe génital de la femme ; rien ne m'intéressait ; j'étais dénué de toute ambition.

Apparemment, mon sens de l'équilibre ne valait pas grand-chose non plus, car ce jour-là, en traversant le hall de l'hôtel – pourtant vaste et désert –, j'ai bousculé Nana.

À moins que le destin ne s'en soit mêlé de sorte que tout se déroule comme dans un puéril mélodrame hollywoodien. Il devait savoir que je détestais ce genre et vouloir achever de m'humilier. Comme si je ne me sentais pas déjà, même sans cela, suffisamment raté et idiot. Et qu'ai-je fait ? Au lieu de m'excuser et d'engager la conversation – jamais je n'engage de conversation –, je me suis baissé pour ramasser d'invisibles papiers inventés sur-le-champ dans le but de rendre la situation plus supportable. Quand je me suis relevé, Nana était déjà dans l'ascenseur. Avant que la porte ne se referme, elle m'a souri et adressé un signe de la main. Il ne m'en a pas fallu davantage pour tomber amoureux d'elle. Pour m'achever. Il ne faisait aucun doute qu'elle avait vu le jour à distance respectueuse de l'endroit où nous nous trouvions. Ici, les crépuscules vous marquent de leur sceau indélébile. En bas, dans la Ville des Nécrophiles, les femmes de son âge étaient déjà de petites vieilles renfrognées, précocement ridées, pâte informe pétrie par les quelques rares « bonnes familles » du coin. Si j'avais bousculé l'une d'elles, j'aurais sans doute fini en prison. Ou abattu par son père et maître. En tous les cas, j'aurais été marqué à vie au sceau d'infamie du violeur.

Dans la seconde moitié des années soixante-dix la crise de la réalité approche de son point culminant ; cette apogée touchera à son triste terme à la fin des années quatre-vingt-dix, quand tout ce que nous voyons n'existera plus que sous forme d'un feed-back télévisuel. Mais en ce temps-là certaines choses étaient encore réelles. Nana, par exemple. On ne pouvait en dire autant de Hadjimanov et de moi-même. Nana ne serait plus possible de nos jours, et pas seulement parce qu'elle est morte : c'est une question de métaphysique. Mais dès cette époque, les interminables plantations

d'humains répandues de long en large dans le pays me remplissaient d'horreur. C'est pourquoi je passais la plus grande partie de l'année dans des royaumes imaginaires qui s'étendaient là, à portée de main, dans mon âme. En entrant en collision avec Nana, j'ai cru dans ma naïveté que c'en était fait de mes exils. J'ai eu la malchance de tomber amoureux, et quand on a cette malchance on s'imagine toujours que notre confusion est partagée. Jusqu'à ce que l'on s'avise que le parachute ne s'est pas ouvert. Car – à la différence de Hadjimanov, je l'ai tout de même compris à temps – je ne suis pas entré en collision avec Nana pour me rapprocher d'elle, mais pour me rapprocher de moi-même.

À ce moment-là je ne pouvais pas le savoir. Ce qui d'ailleurs valait mieux. Un vol de pigeons s'est engouffré dans le hall de l'hôtel. Il s'est même trouvé parmi eux quelques bécassines des marais, venues de la lointaine et fraternelle Zembla. Ce petit bout de ciel allait bientôt être couvert de nuages noirs, de corneilles, de hiboux et de chauves-souris. Je vois cela de très haut comme un oiseau du ciel, au fond de l'abîme que Nana et les années révolues ont ouvert dans ma vie. Que vois-je encore ? Un parfait idiot en canadienne, blue-jeans et bottes de caoutchouc, le nez collé contre la vitre, en train de contempler un coucher de soleil précoce.

Cet idiot, c'est moi.



Nana est née à Split, en 1960. Son père, originaire de Serbie, était officier de marine, et sa mère était une Croate d'une de ces îles embrumées de la baie de Kvarner. Elle qui avait été une enfant normale et une élève brillante s'était tout à coup mise à manger en cachette du poisson cru, même pas vidé. « Je le fais encore parfois. C'est plus fort que moi », m'a-t-elle un jour confié. Comme son père était un militaire et elle-même une pionnière exemplaire, on fermait les yeux sur cette bizarrerie. À dix ans, lors d'un séjour dans le village insulaire de sa mère, elle a assisté à la fornication de deux mulets. Le jour même elle a eu ses premières règles. Trop tôt pour l'époque et les mentalités de ce temps-là. Mais il lui fallait bien prendre de l'avance pour pouvoir mourir avant l'heure. C'est aussi pourquoi elle est tombée prématurément amoureuse, en sa douzième année, d'un aide-ouvrier tatoué employé par un Luna Park itinérant. A-t-elle couché avec le vaurien ? Je l'ignore. En l'évoquant, elle se contentait d'arborer un sourire énigmatique. Elle ne voulait jamais parler de ces choses-là. Il est probable qu'elle l'ait fait. Sinon, elle n'aurait certainement pas agi ensuite comme elle le fit. Parce que, quand la ménagerie a repris la route, Nana s'est enfuie de la maison

pour aller rejoindre les vagabonds. Pas pour longtemps. C'était bien trop tôt, même pour quelqu'un comme elle. De telles choses n'étaient alors possibles que dans les romans de Stendhal.

La piteuse caravane n'avait pas fait dix kilomètres qu'elle était rattrapée par une patrouille de la police militaire. Le chef du détachement a promptement déchiré l'autorisation d'activités foraines du Luna Park, a donné plusieurs gifles au propriétaire et pincé le sein de la compagne de cet homme en hurlant : « Tu as la moindre idée, ducon ? » Puis de nouveau : « Tu as la moindre idée, ducon, de qui est le père de la petite ? » Pendant ce temps-là, son adjoint a conduit le tatoué dans un bois proche et l'a exécuté d'un tir précis dans la nuque. Même les sous-officiers communistes font parfois exactement ce qu'il faut, il n'y a pas à dire. Si la police militaire ne lui avait pas réglé son compte, moi je l'aurais fait, si seulement nos chemins s'étaient croisés. Aujourd'hui encore, après tant d'années, je suis jaloux de ce malheureux macchabée qui a défloré ma défunte Nana.

Curieusement, c'est seulement après sa mort que je me suis cru autorisé à parler de « ma » Nana. D'une certaine manière, ce possessif se justifie. Excepté Hadjimanov et moi, tous l'ont oubliée. Comme s'ils n'avaient attendu que sa disparition. Rares sont ceux qui aiment les personnalités supérieures. Hormis les masochistes confirmés. Comme Hadjimanov et moi, bien entendu.

Mais revenons à l'année 1972, dans le paysage karstique où la caravane du Luna Park a été arrêtée, où le chef de la patrouille crie, menace et profère encore des malédictions, et où, dans le fossé qui longe la route, refroidit le cadavre du premier amant de Nana. Puis dirigeons-nous vers le nord-ouest. Nana, menottée, est reconduite à Split. Le chef de la patrouille a fait du

zèle, ce qui lui a probablement coûté son grade. On plonge Nana dans une cuve de désinfectant, on la change, on la conduit chez un médecin, puis chez un gynécologue. Je ne connais pas le diagnostic, mais je le devine. Le même après-midi Nana promet solennellement que pareille chose ne se reproduira plus. Le soir, comme si de rien n'était, le capitaine de vaisseau, son épouse et leur fille sortent se promener. C'est une veille de 1<sup>er</sup> mai et la vie suit son cours avec une légèreté funeste. En un temps record, en quelques heures, Nana a oublié son amant. Je la comprends parfaitement. Mort, il était tout à fait inutilisable. Mais elle n'a pas oublié l'humiliation. Le soudain intérêt de Nana pour la chimie a pour conséquence, au bout de quelques mois, l'alopecie et la débilitation généralisée de son père. À l'hôpital militaire, les médecins concluent avec stupéfaction que le capitaine de vaisseau est irradié par une substance radioactive, apparemment du baryum. Ou, si le baryum n'est pas radioactif, du radium. Quelque chose de radioactif en tout cas. Ils n'ont aucune certitude. Ils n'y comprennent rien. Le capitaine n'a jamais été en contact avec quelque substance radioactive que ce soit. L'histoire de sa maladie n'a été retracée que récemment. Un conseil de médecins militaires a établi rétroactivement que le capitaine a été exposé au rayonnement radioactif des projectiles à uranium appauvri largués lors de l'agression de l'OTAN, étant donné que les rayons gamma, ou peut-être alpha, se propagent non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps.

Le capitaine a enfin pu, dans sa tombe, pousser un soupir de soulagement.

Je n'insinue rien. Je ne fais que m'interroger. Les faits sont impitoyables : le père de Nana n'était pas en contact avec des matières radioactives. Il travaillait dans

un bureau du commandement de la marine. Et il a pourtant été irradié. Et massivement. On l'a bientôt mis à la retraite. Chauve et diminué comme il l'était, il s'est consacré à la philatélie. Pour qu'il ne me soit pas reproché de vouloir, poussé par des préjugés nationaux, passer sous silence sa mère, celle-ci – au dire de Nana – s'est vouée aux amours légères. Puis sa famille s'est définitivement disloquée. Comme tant d'autres familles en ces années-là. Et comme, en fin de compte, tôt ou tard, tout se disloque.

Nana est de nouveau tombée amoureuse. L'élue de son cœur versatile est cette fois-ci son confesseur, un moine catholique pâlichon qui dissimule sous son humble apparence une énergie sexuelle bestiale. Vu la profession de son père, Nana n'a pas été baptisée dans son enfance. À quinze ans, elle y a remédié de son propre chef. Elle m'a dit une fois avoir longtemps hésité entre Rome et Constantinople avant de se décider finalement pour le catholicisme. « L'orthodoxie est si mélancolique », avançait-elle comme raison de son choix. Plutôt pour elle-même. Moi, cela ne m'intéressait pas. Je crois pourtant que la mélancolie orthodoxe n'est pas la véritable raison de son choix. Nous ne sommes jamais entièrement conscients de ce qui se cache dans l'obscur réduit que nous escamote le rideau de nos décisions.

Suivent des mois pendant lesquels Nana et le religieux entretiennent une correspondance abondante. De temps à autre, comme Héloïse et Abélard, ils se rencontrent dans des endroits discrets. À en juger par le journal de Nana que m'a fait parvenir son mari, le professeur Derek Lovejoy (journal qui aurait tout aussi bien pu être signé par un marquis de Sade), rien n'y manque : fellation, cunnilingus, par-devant, par-derrrière, de côté, le tout décrit dans les moindres détails. J'ai d'abord cru

que Nana, par cette dernière volonté de me léguer son journal, cherchait à me torturer même après sa mort. Par la suite, j'ai compris que sa motivation était d'une tout autre nature : sachant que la peine et la jalousie créent un lien bien plus fort que l'amour et le plaisir partagés, elle a voulu me contraindre ainsi à toujours penser à elle.

Après leurs fougueux rendez-vous galants, le moine pâlichon est rongé par le remords. Le journal de Nana laisse entendre que l'homme de Dieu la bat alors cruellement en l'accusant de l'avoir séduit et poussé à la débauche. Après quoi il se repent de sa violence. Il pleure, rampe, se traîne à ses pieds en la suppliant de lui pardonner. En signe de repentance, il désire qu'elle le flagelle jusqu'au sang. Je n'arrive pas à comprendre l'aveuglement de Nana. Là où il n'y avait qu'un banal rapport sadomasochiste, elle voyait en toute bonne foi un drame religieux. Il semblerait que ce frère ait été le seul véritable amour de Nana, dans lequel c'est elle qui a souffert. Ou du moins dans lequel elle a souffert elle aussi. Autrefois, de son vivant, il lui arrivait d'évoquer devant moi le moine en ces termes : « Je n'avais pas le choix, il était mon confesseur. Je lui confiais tout, jusqu'à la moindre des choses, tout. Et celui qui connaît tous tes secrets devient ton maître. » Je l'incitais souvent à parler de sa relation avec le religieux en espérant secrètement qu'après toutes ces sombres histoires il finirait comme Abélard, castré. Mais le vent du libéralisme s'était mis à souffler dans les cathédrales catholiques. Il ne l'a pas été.

Jetons un petit regard au nid familial du capitaine de vaisseau irradié. Nous voyons celui-ci une loupe dans une main tremblotante, penché sur les albums où sont soigneusement rangés les invisibles timbres-poste de pays imaginaires. Mais, où est la mère ? Elle est à des

milliers de milles des pages du journal de Nana, au Chili. L'été précédent, à Split, elle a rencontré un riche expatrié en vacances au pays, l'amour s'est enflammé, elle a divorcé du capitaine et s'en est allée en Amérique du Sud. Pour toujours, comme il se révélera. Sa mère, la grand-mère de Nana, pouvait enfin mourir en paix avec l'assurance que sa fille était enfin mariée à un bon catholique. C'est ce qu'elle a fait ce même été. On a trouvé son cadavre deux ans plus tard lorsque le facteur est venu lui apporter une lettre de sa fille dans laquelle celle-ci l'invitait à lui rendre visite.

La mère, selon toute apparence, a oublié Nana. Ou du moins ne pense pas beaucoup à elle. Mais elle lui envoie de l'argent. D'énormes sommes d'argent. Ces monceaux de dollars sont censés combler le vide qui commence à s'épandre dans l'âme de Nana. Le moine est de plus en plus rongé par le remords. Il bat Nana toujours plus souvent ; on la voit de temps en temps avec des marques violacées sur le visage. Elle semble vraiment aimer ce frater hypocrite, ce pervers sournois qui le jour, en confession, prône la contrition et la chasteté, et la nuit s'adonne au stupre. Quel âge Nana a-t-elle à ce moment-là ? Voyons. Quinze ans. Il ne manque plus que deux ans avant le solstice lors duquel nous allons entrer en collision dans le hall de l'hôtel au sommet des monts Tara. Dans le journal de Nana ces deux années occupent quinze cahiers remplis d'une écriture serrée. C'est une période bien turbulente. Désormais, l'héroïne va s'ajouter à la lugubre liste des vices de Nana. Split est un port, il est facile de s'y procurer de la drogue, et Nana, nous l'avons dit, a beaucoup d'argent. Toutes les conditions d'une déchéance totale sont réunies. Comme si cela ne suffisait pas, Nana en arrive à rendre le moine dépendant de l'héroïne. Et l'inévitable se produit. Frater perd sa foi en Dieu. Ou – plus vrai-

semblablement – se rend à l'évidence qu'il ne l'a jamais eue.

Le religieux quitte le couvent et devient professeur de latin au lycée de Nana. Mais la magie n'opère plus. Hors du confessionnal, hors du secret des murs du couvent, hors des catacombes où ils se retrouvaient, le défroqué n'est plus que l'ombre de l'amant idéalisé. Nana cesse de le voir. Les portes de l'oubli se ferment avec fracas derrière le moine. Je peux enfin souffler. Les prochains amants de Nana ne seront que des passades sans consistance.

Le frater, cependant, ne se résigne pas à la disgrâce. Il sait que la décision de Nana est définitive, qu'il n'y a aucun moyen de la reconquérir ; Éros se change en Thanatos et prend une résolution désespérée : il tuera Nana. À parler franchement, c'est l'époque qui le veut ; seule la mort peut rendre fidèles les femmes modernes. Il est arrivé au moine ce qui est arrivé à Hadjimanov, à moi et Dieu sait à qui encore : Nana lui a pris son âme. Ce n'est pas forcément un mal ; il faut parfois perdre son âme pour savoir que l'on en a une. Telle est la raison d'être des amours malheureuses : nous apprendre à ne pas aimer que nous-même. Nous faire comprendre que l'amour ne consiste pas seulement à siroter du vin au clair de lune avec les chansons de Sergio Endrigo en fond sonore. Que l'amour est un chemin de croix. Certains y courent à leur perte, d'autres y trouvent le salut – tout dépend de la qualité des fluides corporels, nous enseignent les successeurs de Paracelse. Dieu seul le sait. Frater a choisi la perte. Il a fini par se procurer un pistolet, et dans la fétide cellule de l'oubli où il était confiné, il a attendu patiemment son heure.

Un après-midi – les journaux en ont parlé à l'époque – il a guetté Nana à la sortie de l'école, lui a barré la

route, a crié « putain ! », lui a tiré dessus et l'a manquée. D'un homme qui a raté sa vie entière on ne peut attendre qu'il soit bon tireur. Je veux dire : il a manqué Nana, mais il a touché un passant, le facteur qui allait délivrer la dernière lettre de sa tournée : celle que la mère de Nana envoyait du Chili à sa fille pour l'inviter à passer les vacances d'été à Santiago. Nana ne s'est pas démontée : elle s'est approchée du moine et lui a donné une gifle retentissante, puis elle s'est accroupie pour essayer de secourir le facteur à l'agonie. Mais on ne pouvait plus rien pour lui. Il n'aurait tout de même pas pressé le pas toute la journée, contrairement à ses habitudes, et ne serait pas arrivé sur les lieux au moment où le coup de feu était tiré pour n'être que blessé. Le facteur est donc une affaire classée. Et l'homme de Dieu ? Celui-ci a les bras ballants, le regard perdu, les genoux flageolants. Il vise de nouveau Nana penchée, à genoux, sur le facteur mort. S'il appuie sur la détente, Nana ne viendra jamais sur la Montagne et ma vie prendra une tout autre direction. Peut-être meilleure, peut-être pire, qui sait ? Je n'en parle que pour rappeler à quel point les décisions cruciales prises par des personnes qui ne nous sont ni proches ni connues peuvent influencer sur notre destin.

Puisque le destin a voulu que Nana meure d'un mélanosarcome dix-sept ans plus tard, et que le frater veuille à tout prix tuer quelqu'un, il ne lui reste plus qu'à tourner l'arme contre lui-même : il colle le canon du pistolet à sa tempe et tire. « C'était un spectacle terrible », disait Nana, à moins que je ne l'aie lu dans son journal, je ne sais plus, je distingue de moins en moins les jours des journaux. « La moitié de son cerveau a éclaboussé le mur devant lequel il se tenait. Ça été un choc. Je me suis dit – c'est la première chose qui m'est venue à l'esprit : "Je croyais que le cerveau était compact et en réalité il est liquide." »

Ces coups de feu, ces morts, l'attroupelement des policiers et des passants curieux ont ébranlé Nana. Son journal témoigne qu'elle est à deux doigts de se retirer dans un couvent. Je ne sais jusqu'à quel point il faut prendre au sérieux ce dilemme – Nana, tout de même, n'a que quinze ans –, mais elle aurait bien fait de se retirer du monde. Si elle avait projeté son énergie volcanique à la verticale, elle aurait sans doute été une grande sainte, fierté de l'Église catholique. Nana, cependant, s'est contentée d'un isolement provisoire. Elle cesse de se droguer. L'école exceptée, elle ne va nulle part. Elle passe son temps à lire. Ses lectures sont : Hesse, Nietzsche, Kierkegaard, Kafka, Musil, Platon, Weininger, Whitman. Le trente-troisième cahier de son journal porte en exergue une citation de Hesse :

« L'amour n'est pas fait pour nous rendre heureux. Je crois qu'il est fait pour nous révéler quelle souffrance nous sommes en mesure d'endurer. »

C'est au cours de sa maladie que Nana a dû mûrir l'idée de me laisser son journal en héritage. Je suis certain qu'elle en avait prévu les conséquences. J'ai dit que j'avais d'abord cru qu'elle voulait jouir *post mortem* de ma peine. Mais les sept dernières années de sa vie sont un total secret pour moi. Quand elle s'est mariée pour la seconde fois et s'en est allée au Canada, Nana a cessé de tenir un journal. D'ailleurs, la dernière fois que je l'ai vue (c'était à Budapest en 1986) elle était une personne tout à fait différente. Quelle stupéfiante capacité de transformation ! Il n'y avait plus en elle la moindre trace de la fillette indocile et frivole. C'était une femme sérieuse. Bon, pas tout à fait sérieuse, c'était tout de même Nana, mais fondamentalement différente. J'ai dit que l'amertume du passé m'avait suggéré l'idée qu'elle voulait me tourmenter. Mais plus le temps passait, mieux je comprenais que les intentions de Nana, bien

qu'égocentristes, avaient été honnêtes. En me confiant son journal, elle a voulu que je reconstruise sa vie après coup, que je confesse à sa place ses péchés, pour qu'elle puisse finalement ressusciter d'entre les morts comme un personnage de roman. Un peu comme l'a fait Hadjimanov en réalisant à sa mémoire sur la Montagne son installation conceptualiste monumentale.

Et pas plus que le moine n'a eu d'autre choix que d'appuyer sur la détente, je n'ai eu d'autre choix que d'écrire.

Là où commence notre histoire, à Nana et moi, en la lointaine année 1933, on n'y voit rien à cause de la distance temporelle. Je tâtonne dans le noir du plus-que-parfait et, me fondant sur d'incertaines impressions tactiles, je conclus qu'il doit s'agir d'un crépuscule d'hiver. Cependant, les yeux s'accoutument progressivement à l'obscurité épaisse du passé et je commence à distinguer des silhouettes floues enveloppées dans des manteaux informes. À en juger par leur accoutrement, ce sont des comédiens itinérants. Parmi eux se trouve une fillette de quatre ans, ma future mère. Son père (le directeur de la troupe) et sa mère (la vedette de la troupe) sont là aussi. Je devine plus que je ne vois qu'ils entrent dans la salle du restaurant de l'hôtel Europe où ils vont sceller à jamais mon destin. Ils enlèvent des couches successives de manteaux usés jusqu'à la trame et maintenant, grâce à l'éclairage électrique, on voit nettement les cheveux longs et les chapeaux à la bohème, les visages burinés, les manches élimées, l'inévitable apparence de tous ceux qui sous ce ciel cruel font métier d'artiste. À cet instant il subsiste encore un rayon d'espoir qu'il me sera épargné de naître, car le propriétaire de l'hôtel hésite à louer la salle à une troupe de comédiens ambulants. Mais, puisque j'existe, je sais

quelle a été sa décision. C'est en vain que s'inquiète le vrai père de ma mère. C'est en vain que je nourris un espoir. Cette nuit-là, ils interpréteront Shakespeare dans ce bourg au bout du monde. Pour moi, point de salut.

Je vois ma mère. Elle mord dans un énorme croissant près du poêle où se consume lentement la sciure. Avec une loupe je verrais les poux dans ses cheveux, mais au plus-que-parfait les aides optiques ne sont pas accessibles. Je n'ai que le témoignage de ma mère (« Quand nous sommes arrivés à B. j'étais pleine de poux et terriblement affamée ») et la photographie d'une fillette de cinq ans au crâne tondu. Le propriétaire de l'hôtel est assis à une table devant la scène improvisée. Le théâtre ne l'intéresse pas ; s'il a engagé la troupe ambulante c'est qu'il a été touché par les visages torturés et les vêtements râpés des comédiens. Comme beaucoup d'hommes de sa génération, il a fait la Grande Guerre. Il a traversé à pied les montagnes enneigées de l'Albanie. Il a vu ses camarades mourir de froid et de faim. Il a vu des corps déchiquetés, des têtes arrachées, des cerveaux et des entrailles répandus. À plusieurs reprises il a tué et failli être tué. Les claquements des épées en bois, les phrases pathétiques, les pauvres costumes ne peuvent retenir son attention. Il regarde la fillette assise près du poêle et se dit qu'affamée comme elle l'est elle ne passera pas l'hiver.

Et soudainement il décide de l'adopter.

Aussitôt après la représentation, le chef des saltimbanques et le propriétaire de l'hôtel s'enferment dans le bureau de ce dernier et y restent quelques heures. De quoi parlent-ils ? Comment le propriétaire brise-t-il la résistance du comédien ? Lui donne-t-il de l'argent ? Ces questions resteront à jamais sans réponse. C'est d'ailleurs ce qu'il y a de mieux pour nous tous qui sommes concernés par les conséquences de cet accord. Le comédien sait lui aussi ce que sait le propriétaire de l'hôtel : l'hiver est long, les

chambres des hôtels de province sont froides, les gains aléatoires, les chances de ma mère réduites à presque rien. Ne parlons même pas des miennes. Pour autant que je puisse en juger à soixante-sept ans de distance, mon grand-père biologique n'est pas un mauvais homme. Il a le cœur brisé. En témoignent les verres d'eau-de-vie qu'il lève d'un trait, les larmes aux yeux. Sa femme est maintenant assise à son côté. C'est une beauté selon les critères de l'époque. Elle fume cigarette sur cigarette, totalement indifférente à tout ce qui se passe autour d'elle, si toutefois il se passe quoi que ce soit. Elle accueille avec indifférence la nouvelle que le propriétaire de l'hôtel va adopter leur enfant. « C'est ce qu'il y a de mieux pour la petite », dit-elle avec un certain accent. C'est déjà quelque chose. Cet accent nous apprend qu'elle est Croate. Ou Slovène. Peut-être Russe. Je conjecture : elle et mon grand-père biologique se sont rencontrés en des temps meilleurs. De lointains feux de la rampe les invitaient à se lancer dans l'aventure. Mais l'amour, quant à lui, a vite passé. Point de gloire promise, de bouquets de fleurs somptueux, d'ovations, de bals à la cour, ni de fortune. Rien que de piètres mises en scène dans des hôtels de province. Des chambres d'hôtel sans chauffage. La nourriture insipide et monotone, les autocars cahotants. Elle, qui autrefois grignotait des *Mozartkugeln* dans des cafés viennois en compagnie d'élégants qui lui faisaient la cour, supporte très mal tout cela et guette l'occasion (les faveurs d'un industriel) de quitter à jamais le mari, le théâtre ambulante, tous ces voyages exténuants. Elle veut retourner dans le grand monde.

C'est ce qu'elle fera plus tard. Mais cela est sans importance pour notre récit. Néanmoins, elle jouera encore une petite scène ce soir-là, une très courte scène pendant laquelle elle tentera sans succès de séduire le riche propriétaire de l'hôtel. Là, sous les yeux de son malheureux mari. Le propriétaire – à partir de maintenant : grand-père –

est amateur de femmes. Toutefois, il a adopté la fille de cette comédienne aux origines incertaines et une aventure avec celle-ci serait pour lui une sorte d'inceste. D'ailleurs, il n'a que mépris pour les comédiens. Et avec raison. Comment respecter des gens qui sont chaque soir quelqu'un d'autre ? Ma mère, à ce qu'elle affirme, se souvient de cette soirée-là. « C'est curieux, disait-elle, mais je ne ressentais aucune tristesse à cause de la séparation avec mes parents. Je voulais seulement avoir toujours chaud et un gros croissant à manger. » La tristesse est venue plus tard. Beaucoup plus tard. Il semble que cette nuit d'hiver seul le comédien soit triste. Mais il est triste depuis toujours. Il est vraisemblable que j'aie hérité cette tristesse. Encore heureux, je ne suis pas devenu comédien.

Quel rapport tout cela a-t-il avec Nana ? Un rapport indéniable. Tout est lié malgré les efforts que nous déployons pour briser ces liens. Car, non loin de l'hôtel Europe, dans la mesure d'un pauvre tailleur, le père de Nana, frère d'âge de ma mère, est à l'article de la mort. Bien que mes connaissances médicales soient des plus réduites, j'établis avec facilité le diagnostic : pneumonie. La mort rôde autour de la mesure ; la vie de Nana ne tient qu'à un fil. Je suis déjà assuré d'exister, même s'il aurait mieux valu pour moi que grand-père eût été sans cœur et que les comédiens eussent poursuivi leur vagabondage. Il n'y a là aucun suspens : Nana est morte, elle a donc été vivante, le père de son père s'inquiète inutilement. Mais comment pourrait-il savoir ce que nous savons ? C'est impossible. Il doit agir. Il enfile son manteau, sort dans la nuit glacée, va tout droit à l'hôtel Europe. Le grand-père de Nana est communiste. Ce doit être dur pour lui de demander de l'argent au propriétaire de l'hôtel. Il y va de la vie de son fils. Afin que le tailleur ne se sente pas humilié, grand-père sort avec lui dans la rue pour lui remettre l'argent. Nana est sauvée. Mais la

situation politique se complique. La ville est petite, tout finit tôt ou tard par se savoir, lors d'une réunion illégale de la cellule du parti on critique le tailleur de s'être abaissé devant un capitaliste et d'avoir accepté son argent. Suit le rituel de l'autocritique. Le tailleur se couvre la tête de cendres athéistes. Et prend une décision funeste : il tirera vengeance de grand-père parce que celui-ci a sauvé son fils avec son sale fric. Je vois souvent le grand-père de Nana. Chaque fois que je me trouve dans la Ville des Nécrophiles. Sa statue en pied s'élève au milieu de la grand-place. Un solide gaillard. Fidèlement représenté dans le style du réalisme socialiste. Tout y est, même les fameuses cendres athéistes sur sa tête.

Sauf qu'à présent ce sont des fientes de pigeons.

Pendant ce temps-là, au restaurant de l'hôtel Europe, les lumières se sont éteintes. On a baigné ma mère et elle dort. L'ex-grand-père, ivre lui aussi, soutient péniblement sa femme sur le chemin épineux de leur chambre. « Écoute, dit-elle, c'est mieux pour la petite. »

« Oui, répond-il en soupirant, c'est sûr que c'est mieux pour la petite. »

Au matin, cependant, quel spectacle ! Les saltimbanques se voient en fonds et, pantalons baissés, jupes retroussées, illustrent à la perfection le dicton populaire : qui a du beurre s'en tartine même les fesses. Une belle pagaille. Hier, certains étaient venus en charrette, d'autres à vélo et d'autres encore à pied, et aujourd'hui trois taxis arrivent du chef-lieu pour conduire la troupe à la ville voisine. Le champagne coule abondamment, tout comme les pleurs. À la lumière du jour, je vois que mon grand-père biologique est vraiment un homme bon. Et un grand comédien. Un flair mystérieux lui dit qu'il ne reverra plus sa fille et sur ce point son impression est bonne. Il ne la reverra jamais plus. Toutefois, rasséréné à l'idée qu'il laisse son enfant en sécurité et dans l'aisance,

les larmes aux yeux, il fait ses adieux au propriétaire de l'hôtel. Le propriétaire de l'hôtel endosse le rôle de mon grand-père. Les comédiens montent dans les taxis, pleurent, agitent les mains et quittent pour toujours notre histoire. Le dernier regard que grand-mère, l'actrice aux origines incertaines, me lance par la vitre arrière de la voiture ne fait que confirmer mon impression de la nuit dernière :

Elle me rappelle intensément quelqu'un que je ne connais pas encore – Nana.

Mon ex-grand-père s'en va, sûr d'avoir laissé sa fille en de bonnes mains, dans l'opulence, et de ne pouvoir espérer pour lui que pauvreté, vieillesse pitoyable et mort amère. Mais les voies de la Providence changent souvent de direction de manière tout à fait inattendue. En essayant durant des années de faire de sa femme, prétentieuse et dépourvue de talent, une diva de théâtre, il ne réussit qu'à se détruire. Quand elle le quitte pour suivre un négociant en vin, les choses prennent meilleure tournure. Au bout du compte, il a fini en Angleterre comme acteur de cinéma, pas vraiment célèbre, mais estimé. Mon second grand-père se fait arrêter en 1941 par les partisans et fusiller sans autre forme de procès comme ennemi du peuple. La condamnation à la peine capitale est signée par le grand-père de Nana, le tailleur, promu du jour au lendemain commissaire. Lequel n'en sort pas non plus indemne. Le jour de la libération, en défilant au pas en tête de la colonne, il pose le pied sur une mine antichar, est envoyé avec sept autres combattants très haut dans les airs d'où il retombe sur terre sous forme de pluie d'os, de tendons et de chair déchiquetés. On l'a bientôt reconstitué, coulé dans le bronze et installé sur la grand-place. La fortune du propriétaire de l'hôtel a été nationalisée et confisquée.

Ma mère est de nouveau précipitée dans la misère.